(N°. 22.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

27 Mai 1799.

RAPSODIES.

Lucinde est une femme charmante, disoit Damis son amant, mais son caractère ne lui fait guère d'honneur dans mon esprit. Vous allez juger de sa manière d'être : avant-hier, en voulant cueillir une rose qu'elle désiroit, je m'ensanglantai les mains de manière à ne plus pouvoir m'en servir. Voilà Lucinde qui se met à rire, à rire, à rire, comme de la chose du monde la plus comique. Hier, un joli chien barbet, dont on lui avoit fait présent, me sauta au visage comme j'approchois Lucinde pour la saluer ; j'eus le nez presque déplacé, l'œil gauche presque crevé, et le menton criblé de trous. Voilà Lucinde qui rit, qui rit, qui rit, comme si j'avois éprouvé l'aventure la plus gaie et la plus plaisante. Ce matin encore, j'étois sur mon sopha, avec la tête empaquetée, à cause de l'accident de la veille : Lucinde vint me voir, je me lève pour la reconduire ; le pied me manque au haut de l'escalier ; me voilà à rouler de degré en degré jusqu'à la dernière marche.

Voilà ma tête fendue en deux, mon bras gauche démis, et mon pied droit gratifié d'une entorse, mais d'une des entorses les mieux conditionnées : et voilà Lucinde qui rit encore à perdre haleine, et puis, quand je me fâche, elle me jure qu'elle m'adore, et qu'elle m'adorera toujours. Oh ! oh ! voilà une singulière façon d'adorer les gens !

Hier, Dorlise m'a boudé tout le jour ; qu'avoit-elle donc ? — Ce qu'elle avoit ? vous aviez toussé, et quand elle a la migraine, elle n'aime pas les gens qui toussent. — Mais avant-hier encore elle m'a tenu rigueur, qu'avoit-elle donc ? — Ce qu'elle avoit ? — Vous vous êtes mouché, et quand elle réfléchit, elle n'aime pas qu'on se mouche. — Mais, aujourd'hui, qu'a-t-elle pour me faire mauvaise mine ?— Ce qu'elle a ? vous avez craché, et, quand elle parle, elle ne veut pas qu'on crache. — Eh bien ! lundi dernier, qu'avoit-elle pour me brusquer comme elle le faisoit ? — Ce qu'elle avoit ? vous étiez défrisé, et elle déteste les gens défrisés.— Adieu, Dorlise, adieu ; vous m'ennuyez, la belle. Quand on est si susceptible, on ne voit que des marionnettes qu'on fait mouvoir à volonté.

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Quel animal est plus fin que le barbet ? dit un écrivain, bon observateur. Un chien de cette espèce étoit dressé à porter de l'argent à des amis de

son maître. Un jour que le domestique avoit reçu une commission de ce genre, il eut une querelle très-vive avec des camarades hargneux et batailleurs. Le drôle étoit brave, et ne demandoit pas mieux que de s'escrimer: mais un grand obstacle arrêtoit son ardeur guerrière. Il tenoit six francs dans sa gueule, et ses antagonistes se prévalant avec lâcheté de son embarras, lui mordoient à belles dents et le cou et les fesses, sans qu'il pût se défendre. La position étoit difficile. Voici ce que le barbet fit: il courut cacher son écu dans une allée voisine, puis il revint tout fier, et chargea rudement ses ennemis. Bien qu'ils fussent une douzaine contre lui, il les étrilla de la bonne façon, et les mit hors de combat. Après cette escarmouche, notre champion s'en vint tout essoufflé pour reprendre son écu; il n'y avoit plus que la place. Un passant officieux l'avoit prudemment ramassé. Dom *César*, tout pénaud, se retira, serrant la queue entre les jambes, et portant bas l'oreille. Il filoit tristement le long de la rue *Quincampoix*, quand il entendit sonner des espèces; le commis d'un riche banquier complettoit justement des sacs d'argent, dans une salle au rez-de-chaussée. Le compère profita à point de cette bonne fortune, pour réparer sa sottise. S'élancer dans l'appartement par une fenêtre ouverte, se saisir de l'écu qu'il lui falloit, décamper aussi lestement qu'il venoit de sauter, s'esquiver ensuite, malgré les grands coups de gaule dont des valets dispos tâchoient de lui toiser les reins, et remplir sa mission, tout cela fut l'ouvrage d'un instant.

Pour une bête, on conviendra du moins que c'est se tirer d'affaire assez spirituellement. Ce fut ainsi que le barbet évita les étrivières que son escapade lui auroit sûrement attirées. Son maitre qui en fut informé, lui pardonna, mais il eut soin de lui faire rapporter, dès le lendemain, un autre écu, en place de celui qu'il avoit escamoté.

Un homme de lettres aussi recommandable par ses vertus que par ses lumières, étoit tellement pauvre qu'il n'avoit pour tout domestique qu'une petite chienne de chasse, nommée *Turlurette*. Cet animal éveillé et très-dispos, faisoit presque toutes les commissions de son maître. Avoit-il une lettre à porter, il disoit seulement: „*Turlurette!* A Madame une telle; à l'ami Georges;„ et en un clin-d'œil, la missive étoit à sa destination.

Notre sage sortoit-il pour aller prendre l'air au Luxembourg, la servante attentive, présentoit aussitôt, à Monsieur, sa canne, ses gants et son chapeau. Monsieur revenoit-il de la promenade; les pantouffles et le bonnet de nuit étoient également apportés par *Turlurette*. Monsieur donnoit-il à dîner à quelques amis; „*Turlurette*, disoit-il, portez cette carte au pâtissier; puis cette autre au traiteur, et celle-ci au marchand de vin.„ Instruits à l'instant de ce qu'il falloit pour le repas, des garçons chargés de corbeilles et de bouteilles, apportoient, à point nommé, ce qu'on avoit commandé.

Les convives étoient-ils à la fin du dîner, „*Turlurette*, disoit le maître, dansez une ronde, et amusez la compagnie.„ *Turlurette* dansoit aussitôt, et de la meilleure grâce du monde. Chacun

ensuite s'empressoit de lui jetter un peu de pain ou de petits os qu'elle se mettoit pour lors à manger. Mais à peine le mot *café* avoit-il frappé son oreille subtile, qu'elle couroit chez le limonadier, et revenoit, un instant après, avec le garçon portant les tasses, le sucre et ce qui s'ensuit pour bien digérer.

Pout peindre en deux mots l'industrie de *Turlurette*, nous ajouterons que son maître avoit fabriqué cinq à six étiquettes, afin de s'épargner la peine d'écrire des adresses, à tout moment. Il y en avoit pour le marchand de vin, le caffetier, la fruitière, le traiteur, le perruquier. Les bulletins de ces gens-là étoient pendus séparément le long du mur, par des lanières de cuir. Selon les cas, *Turlurette* passoit à son cou celui de tel et tel marchand, et le lui portoit, sans jamais se méprendre.

Il y avoit entre autres, encore un écriteau servant à récompenser les services de la soigneuse domestique; il portoit ces mots : *Une gimblette pour Turlurette.* Quoique le philosophe n'eût point distingué celui-ci des autres écriteaux; quoiqu'il se plût même à le déplacer, et à le mettre tantôt le premier, tantôt le dernier, *Turlurette* ne s'y trompoit point. Du moment où le mot *gimblette* étoit prononcé, la chienne étoit déjà partie, et revenoit à la maison, croquer son paquet de gimblettes.

Cette petite bête finit malheureusement, comme il n'arrive que trop souvent à la plûpart de celles qu'on affectionne le plus. Bonne de sa nature; caressée à chaque instant par tout le monde, elle se méfioit rarement de quelqu'un. Ce fut sa perte, car *la méfiance*, dit-on, *est mère de sûreté.* Elle

fut attirée un soir par une vieille vendeuse de bouteilles cassées, tout au fond d'une cour; cette méchante femme lui appliqua un grand coup de bâton sur la tête ; et l'ayant assommée, elle la mit dans sa hotte pour l'écrocher.

On lit dans une gazette angloise, un trait qui supposeroit un certain raisonnement dans les bêtes elles-mêmes. *Mustapha*, lévrier alerte et vigoureux, appartenoit à un artilleur de Dublin. Nourri dès sa naissance au milieu des camps, il accompagnoit toujours son maître, et ne témoignoit aucune frayeur au milieu des combats. Dans les actions les plus chaudes, il restoit auprès du canon, et tenoit la mêche à sa gueule.

Lors de la mémorable bataille de Fontenoi, où les françois rompirent le bataillon carré des Hanovriens, le maître de *Mustapha* fut atteint d'un coup mortel. Au moment qu'il alloit tirer sur l'ennemi, il fut renversé, ainsi que la plûpart de ses camarades, par une décharge d'artillerie.

Voyant son maître étendu mort et tout sanglant, le lévrier se désespère et pousse des hurlemens affreux. Dans ce moment un corps de françois s'avance à grands pas, afin de s'emparer de la pièce pointée sur eux, au haut d'une petite bute.

Qui pourroit le croire, si le fait n'étoit attesté par des témoins dignes de foi? Sans doute afin de venger son maître, *Mustapha* se saisit de la mèche encore allumée entre ses mains, et met le feu au canon chargé à mitraille ; soixante-dix hommes tombent à l'instant sur la place, et le reste prend la fuite.

Après ce coup hardi, le chien va se coucher tristement auprès du cadavre de son maître ; il lèche ses blessures, et reste ainsi vingt-deux heures sans boire ni manger. Des camarades du canonier l'en séparent enfin, mais avec toutes les peines possibles. Ce courageux lévrier fut ramené à Londres, et présenté à Georges II, qui lui donna une pension alimentaire comme à un brave serviteur.

LIVRES NOUVEAUX.

Rosine, ou le *Pas Dangereux*, par l'auteur de *Virginie Bellemont*, avec cette épigraphe : *Que de pas pour un seul!* . . .

Rosine à dix-huit ans est restée orpheline, et se trouve confiée aux soins du vieux Dorimon, qui pense qu'au titre de tuteur il pourroit en substituer un plus doux. Rosine est jolie, sa fortune est considérable, il peut donc en faire sa femme. Mais un vieillard ne doit-il pas craindre la répugnance que son âge, son humeur et ses habitudes inspirent à une jeune fille ? Dorimon ne se dissimule pas celle que Rosine peut éprouver pour lui. Comment donc s'assurer le cœur de sa pupille ? en la tenant étroitement renfermée dans un château fort, en la mettant sous la surveillance d'une duègne qui ne la quittera jamais, qui ne laissera personne approcher d'elle, qui ne lui permettra de sortir du château que pour entrer à l'église où elle ne lui permettra pas la plus légère distraction. Ces précautions ont été prises, et l'on se doute bien

de la vie que mene Rosine. Elle a pu cependant se procurer des livres; elle a lu des romans de chevalerie, et sa tête s'est exaltée au récit des aventures merveilleuses que son œil a dévorées. Le hasard veut qu'un jour de grande fête elle se trouve à l'église, exposée aux regards de Verseuil, d'un jeune homme qui devient éperduement amoureux d'elle. Car si l'amour va souvent très-vite dans le monde, c'est dans les romans sur-tout qu'il marche à pas de géant. Verseuil a bientôt su quelle est la jeune personne dont il est épris. Il sait qu'il y a un tuteur jaloux, une duègne intraitable, un château inaccessible, c'est précisément ce qu'il lui faut. Verseuil est militaire, les obstacles doivent irriter son courage; et dès le lendemain, en retournant à l'église, il a trouvé le moyen de prendre le livre d'*Heures* de Rosine, de lui en laisser un tout pareil dans lequel un petit papier révèle tout l'amour dont il est embrasé. Rosine a lu et relu le billet du jeune officier, et son triomphe approche, elle *a acquis* un chevalier, et va donc devenir bientôt l'objet d'une guerre fameuse. Ces murs à franchir, ces chaines à briser exaltent son imagination. Tout à ses yeux prend une forme merveilleuse; son tuteur même est un héros. Le casque en tête et le cimeterre au poing, il exhorte ses vassaux à faire une vigoureuse résistance. Mais les assiégeans s'avancent avec fureur, l'airain tonne, le mur croule en vingt endroits, et la brèche est soudain couverte de mille guerriers. Rosine voit son amant, il a renversé tout ce qui s'opposoit à son passage! Rosine se précipite vers lui..., mais, ô douleur!

l'illusion a disparu. Rosine regarde autour d'elle, et reconnoit en pleurant qu'elle est sur un lit de repos.

La réalité remplace bientôt l'illusion: aux approches de la nuit, lorsque ses yeux se portent vers le ciel, que voit-elle? „un homme qui a franchi le mur, qui jette dans une charmille l'échelle de corde dont il s'est servi, et s'avance précipitamment de son côté.„ Elle veut fuir, mais elle a peur et se laisse tomber sur le gason. Verseuil, car c'est lui qui est près d'elle, cherche à la rassurer. Déjà elle commence à se remettre, lorsqu'elle croit appercevoir quelqu'un dans une charmille. Elle se releve, marche à grands pas; Verseuil la suit, et les voilà seuls dans une chambre dont la porte s'est refermée sur eux. Verseuil devient témeraire, Rosine est foible, innocente, et l'amour compte une victime de plus.

Ici le titre du roman est justifié: *le pas dangereux* a été franchi. Verseuil et Rosine ne tardent pas à s'appercevoir que les plaisirs sont mêlés de peines. En vain, pour assurer leur tranquillité, Verseuil s'est-il déguisé en revenant, et a-t-il ainsi effarouché la vieille gouvernante qui rodoit toutes les nuits et pouvoit les surprendre.

Ce stratagême, qui met toute la maison sur pied, oblige Verseuil à s'élancer par une fenêtre sur un balcon qui aboutit aux goutières d'une maison voisine. Il est nuit, que va-t-il devenir? On conçoit l'inquiétude de Rosine: la narrateur la partage lui-même. Citons ses expressions „Verseuil n'est point sur le balcon.... c'est que sans doute il a

monté dans les gouttières. Fâcheux contre-tems ! celui que l'amour devoit rendre heureux, va donc passer la nuit *avec les Chats !*„ Mais le lecteur est rassuré, lorsqu'il apprend que Verseuil a entendu la voix d'une femme, qu'il a frappé à une fenêtre, qu'une veuve assez fraiche encore l'a reçu chez elle, et que c'est chez elle, et non avec les chats, qu'il avoit passé la nuit.

Cette veuve, par malheur, est amie de la vieille gouvernante de Rosine. Elle a la réputation d'une femme inspirée du ciel et capable d'expliquer les aventures les plus extraordinaires. Elle est donc invitée dès le matin à déjeuner au château. Elle vient, on lui raconte ce qui s'est passé pendant la nuit, l'apparition et la fuite du revenant. Les détails n'échappent point à la veuve. On lui parle d'une fenêtre, d'un balcon, de gouttières, la voilà au fait, et le revenant est assurément le jeune homme qui vient de mettre son humanité à une épreuve si délicate. Mais il lui avoit promis fidélité. Pourroit-elle y compter après tout ce qu'elle apprend ? Ce jeune homme est sans doute un monstre, et elle explique tout, en se taisant sur ce qui la concerne trop particulièrement. Le tuteur a bien de la peine à se persuader que sa pupille ait pu manqner à ses devoirs ; mais comme le dit *très-bien* la veuve: „on ne me prouvera pas que la nuit un jeune militaire entre chez les femmes pour des *prunes*.„

L'explication donnée par la veuve coûtera cher à Verseuil. Il essaie de revenir au château, et des gens affidés, et aux bras de qui l'or a prêté une nouvelle pesanteur, sont placés en embuscade. Le

spectre paroit, et sans respect pour son caractère sacré, vingt bâtons bien noueux s'élèvent aussitôt sur lui, tombent et retombent, laissant en maint endroit des marques trop certaines d'une trop funeste activité.„

Le résultat de cette mésaventure, est la séparation de Verseuil et de Rosine. Celle-ci est mise au couvent; son amant l'enlève, leur voiture se brise sur la route, ils demandent asyle à un riche particulier chez lequel un mauvais génie leur fait retrouver Dorimon. Rosine fait la conquête du fils de la maison, qui lui propose de la soustraire aux rigueurs de son tuteur; elle accepte, et c'est Verseuil qui se jette avec elle dans la chaise de poste qu'un autre avoit fait préparer. Ils ont à peine fait quelques lieues qu'ils sont arrêtés à une poste dont la maîtresse se trouve être cette veuve si humaine que Verseuil a délaissée si inhumainement, et qui s'en est vengée ensuite d'une manière si peu charitable. Le retard occasionné par la malveillance de la maîtresse de poste donne à Dorimon le tems de rejoindre sa pupille, dont il avoit appris la fuite. Dès qu'elle est en sa puissance, il ne songe plus qu'à la mettre en lieu de sûreté, et choisit un couvent très-éloigné, où il recommande qu'elle soit surveillée. Un an s'écoule et Rosine n'entend point parler de Verseuil. Elle voudroit pourtant bien quitter son couvent, ou plutôt sa prison. Sa femme de chambre a gagné la fille du jardinier, elle va recouvrer sa liberté, elle est surprise et doit s'attendre à subir le châtiment le plus rigoureux. Mais dans le moment où elle vient

d'essuyer les remontrances de la supérieure, où on l'engage à révéler ses complices, la supérieure reçoit deux lettres qui annoncent la mort du tuteur de Rosine. Cette nouvelle très-agréable pour la jeune personne, lui devient très-pénible lorsqu'elle apprend en meme tems que Dorimon a dissipé toute sa fortune, et la laisse dans la plus profonde misère. Libre de quitter le couvent, elle ne demanderoit pas mieux que d'y rester. Que fera-t-elle dans le monde privée de ressources et d'appui, séparée pour jamais sans doute de Verseuil, qui ne lui a pas même donné le moindre signe d'existence? Mais la supérieure, qui la sait hors d'état de payer une pension, refuse de la garder, et Rosine va chercher un asyle chez l'intendant de son tuteur. Cet intendant devient amoureux d'elle, ses propositions ne sont point écoutées : Rosine sort de chez lui, vit pendant quelque tems du travail de ses mains: enfin l'ouvrage lui manque. Elle a vu saisir ses meubles, elle est sur le point d'être trainée en prison par un créancier impitoyable, lorsque Verseuil paroit, congédie les huissiers et les archers, tombe aux pieds de sa maîtresse, la conjure de recevoir sa main, obtient son consentement, et d'amant un peu volage devient le plus fidèle des maris.

Qu'on ajoute à cet extrait suffisamment détaillé, des querelles particulières, des espèces de combats, une attaque de voleurs, des entretiens très-courts, des conversations assez longues, et l'on aura une idée du roman de Rosine.

Pour peu qu'on réfléchisse sur le tissu des a-

ventures, on pensera qu'il ne s'y trouve rien de bien neuf. Un jeune homme qui devient amoureux d'une jeune personne, cela se voit tous les jours; et la seule chose extraordinaire qu'on puisse remarquer, c'est que le jeune homme obtienne aussitôt qu'il espère; mais le romancier n'avoit peut-être pas de tems à perdre, et il n'a pas voulu en faire perdre à ses lecteurs.

On n'est guerre étonné non plus de voir escalader les murs d'un couvent et enlever une religieuse. C'étoit une chose convenue entre tous les romanciers qui écrivoient il y a dix ans. Quant au revenant, celui qui paroit dans Rosine s'y prend un peu tard; les romans anglois nous ont appris à n'y plus croire, et nous en ont même dégoûtés.

Quant aux attaques de voleurs, il n'est pas besoin d'ouvrir un roman pour en trouver. Que reste t-il donc à l'auteur de Rosine, sous le rapport de son imagination? Rien, ou à-peu-près rien.

PARIS.

Il paroit décidé que l'hiver passera le printems à Paris, pour se venger sans doute de ce que le printems y a passé l'hiver l'année dernière. Cette petite querelle entre les deux saisons, qui empiètent alternativement sur les domaines l'une de l'autre, ne laisse pas de déranger considérablement le cours de nos plaisirs. Ils sont déjà même à-peu-près suspendus dans ce moment. En effet, les lycées, les bals et autres amusemens d'hiver ont

cessé, et ceux que le printems y substitue n'ont pas encore commencé. Vous m'avouerez que cette lacune devient singulièrement désagréable. On ne sait plus que faire de ses après-dîners.... Les temples de Therpsicore sont fermés, et ceux de Flore ne sont pas encore ouverts.... Voilà ce qu'on peut appeller une situation cruelle. Il nous reste donc le spectacle. Le beau plaisir, ma foi, pour des personnes d'un certain genre, et qui ont une *existence* (*), d'aller s'enfermer trois heures dans une loge où l'on vous voit à peine la tête, avec un tas de petit monde, dont les uns ne daignent pas vous appercevoir, les autres ne savent pas vous apprécier, où l'on perd d'ailleurs tout le mérite d'une taille élégante, d'une jambe moulée, d'un pied fripon; enfin d'une tournure avantageuse. Est-il rien de plus maussade? Si au moins on nous donnoit des pièces supportables! Mais pour bailler, pas n'est besoin de courir les spectacles. Nous avons chez nous des romans, des journaux, des maris, etc.

Zerbine, mon piano est-il d'accord? — Oui, Madame. Le facteur est venu la décade dernière, et vous n'en avez pas touché depuis. — Donnez-moi cette romance que Valcourt m'apporta l'autre jour.— Elle est sur votre pupitre.— Et ma harpe? — Vous savez, Madame, qu'il y a une corde de cassée, à moins que le facteur.....— J'étois sure que rien n'étoit en état. Je vous l'avois pourtant

(*) Pour avoir une existence, il faut avoir du moins quatre chevaux dans son écurie, une voiture, une maison de campagne, etc.

bien recommandée; mais il suffit que je vous dise une chose pour que vous n'en teniez compte. Je me faisois un plaisir d'en pincer ce soir, et voilà ... —Permettez, Madame, je vais m'assurer.....— Que cette fille-là me déplaît; la sotte espèce que.... ..— Madame, voilà votre harpe, il n'y manque rien.— C'est bien heureux. Mademoiselle Zerbine, vous prenez avec moi un ton qui ne me convient pas. — Mais, Madame, je ne crois pourtant pas.....— Comment vous ne croyez pas! mais voyez donc cette petite impertinente qui ne crois pas ce que je lui dis! — Madame, je ne parle pas de cela.— Qu'est-ce à dire, vous ne parlez pas?..... moi je prétends que vous ne parlez que trop, et toujours mal-à-propos. Je suis lasse de votre caquet. Voyez ce qu'on donne au spectacle? — Madame, on donne aux Italiens, *Montano et Stéphanie*.— Cette petite Stéphanie est une bégueule qui m'ennuie.— A Feydeau, *Léonore ou l'Amour conjugal*. — L'amour conjugal! quelque chose de beau! — Au Vaudeville, les effets de *Misantropie et Repentir*. — J'en ai par-dessus la tête.— A l'opéra, concert. — Garat me donne des crispations. — A la cité, la *Sille hussard*, et les chevaux de Franconi.— J'y enverrai mon cocher.— A la Montansier, *Madame Angot, le Ramoneur prince*. — On ne voit que cela par-tout.— Phantasmagorie de Robert-Son. Apparitions de fantômes. — Faites mettre les chevaux à ma voiture.

SPECTACLES DE PARIS.

Si le Drame qui a pour titre: *Misantropie et Repentir*, fait pleurer tout Paris, *Cadet Misantrope* et *Manon Repentante*, parodie travestie de *Misantropie*, fait rire aux éclats tous ceux que l'envie de s'amuser attire à ce théâtre; et l'affluence y est si grande, que, chaque jour, on est obligé de renvoyer les musiciens de l'orchestre, pour y placer des spectateurs.

Mello est travesti en Cadet Roussel, Eulalie en Manon, la comtesse, le comte et le major en Madame Angot, Monsieur Dutailli, son gendre, en un chirurgien major, son cousin; le château en une guinguette, et Biederman en traiteur. Le vieillard est un aveugle, conduit par son barbet. Il n'est pas jusqu'au papillon qui ne soit métamorphosé en mouche. On n'a pas oublié l'aventure du pont Chinois, et Monsieur Dutailli tombe, non dans la rivière, mais dans un bourbier; et n'ayant point, comme le comte, une garde-robe sous sa main, il reparoit avec son habit noir tout couvert de sange.

Le plus grand éloge que nous pussions faire de cet ouvrage, est d'avouer que c'est complettement bête. Maintesfois on a demandé l'auteur; mais, toujours modeste, il persiste à couvrir sa gloire et ses succès du voile de l'anonyme. L'acteur Brunet se surpasse lui-même dans cette pièce. Depuis long-tems, au reste, il n'a plus de rivaux; et en fait de bêtise, c'est sans contredit, le premier talent de l'Europe.

Le Trente et Quarante, nouvel opéra représentée le 12 au théâtre Favart, a eu quelque succès.

Madame Derval veut marier Jenny, sa pupille, à Valcour son neveu, qu'elle attend de l'armée, qu'elle n'a jamais vu, mais dont on lui a dit beaucoup de bien, et auquel elle a fait parvenir le portrait de Jenny, enrichi de diamans. Valcour doit arriver, et descend en effet dans une auberge peu distante du château. Malheureusement il est joueur et vient de perdre la nuit même au jeu de trente et quarante, sa fortune, ses chevaux, les bijoux qu'il apportoit à sa future, et jusqu'aux diamans qui entouroient le portrait, seul effet qui lui soit resté. St.-Firmin, également capitaine d'une compagnie de hussards, amant aimé de Jenny, descend dans la même auberge que Valcour, qu'il reconnoit et qui lui raconte son aventure de la nuit, et lui demande de l'argent à emprunter ; celui-ci se garde bien de *ravitailler l'ennemi*. De propos en propos, Valcourt lui apprend qu'il va se marier, et lui fait voir le portrait de sa prétendue, qu'il ne connoit pas, non plus que sa tante, Madame Derval. Firmin reconnoit les traits de son amante. Son œil les dévore, et Valcourt qui s'apperçoit du plaisir que ce portrait cause à son ami, lui propose de le jouer au trente et quarante contre vingt louis. Après quelque difficultés, Firmin accepte la partie. Il perd ses vingt louis; s'entête, double, triple, quadruple sans pouvoir un moment fixer la fortune en sa faveur. Il reste sans ressources. Valcourt, en joueur généreux, lui fait cadeau du portrait qui a si joliment rétabli ses affaires.

Ce présent console un peu Firmin de sa ruine, lorsqu'arrivent Madame Derval et Jenny. Elle a appris le malheur que son neveu avoit éprouvé la veille au jeu, et comme elle ne le connoit pas, l'air sombre, les plaintes et les discours de Firmin, l'induisent en erreur. Elle le prend pour Valcourt. Firmin, qui voit sa maîtresse, se garde bien de la détromper. Après lui avoir reproché sa conduite, elle lui propose la main de Jenny qui consent, et qui est accueillie avec transports, comme on s'en doute bien.

Cependant Valcourt reparoit entre deux vins. Il ne manque pas de raconter à ces Dames, qu'il ne connoit pas, le sujet qui l'amène, la manière dont il a perdu la veille son argent et les bijoux devant servir à son prochain mariage, et par quelle aventure il vient de rétablir ses affaires. Il parle de sa tante en termes fort cavaliers, de sa prétendue qui l'écoute, de la manière la plus indécente. Enfin, la tante se fait connoitre..... Peu s'en faut qu'il ne soit déconcerté. Il ne sait plus que dire, lorsque survient Firmin, qui, voyant tout découvert, demande à Madame Derval mille pardons de la supercherie non méditée, mais dont il a profité pour accueillir l'offre de la main de Jenny. L'indulgente Madame Derval pardonne à Firmin, qu'elle unit à sa nièce, et oublie les torts de Valcourt, à qui elle conseille de ne jamais se marier. Ce qu'il promet, dans la crainte, dit-il, de devenir *Misantrope.*

LONDRES.

La prolongation de l'hiver rend le séjour de Londres plus brillant. La plûpart des personnes qui passent la belle saison à la campagne, ne pensent pas encore à y retourner. On s'apperçoit aisément de l'augmentation de la population riche dans les divers spectacles. Celui de l'Opéra est très-suivi, surtout depuis qu'on représente le ballet de *Télémaque*.

Dans un bal public donné dernièrement à Gosport, le maître des cérémonies ayant fait observer à l'une des filles du colonel Bailey, qu'elle n'étoit pas costumée suivant l'usage, le père prit parti pour sa fille et maltraita le maitre des cérémonies. L'affaire portée devant le *Kings banch*, lord Kénion dit que les règles étoient de rigueur dans les assemblées publiques.,, Je me souviens, ajouta-t-il, que feu la duchesse de Queensberry, ayant paru dans un bal avec un tablier de deux à trois cents louis, sur la représentation qui lui fut faite que ce tablier n'étoit point d'étiquette, elle le détacha et pria le maitre des cérémonies de l'accepter, comme un témoignage de sa reconnoissance du bon avis qu'il venoit de lui donner.

Il est mort dernièrement dans le comté de Bedfort une bohémienne âgée de cent huit ans, qui a une fille de quatre-vingt-neuf ans, et un fils âgé de quatre-vingts ans. Depuis près de cent ans, elle parcouroit les campagnes, montée sur un âne, et suivie d'une troupe de diseurs de bonne aventure.

MODES ANGLOISES.

La continuité du froid a prolongé l'usage des vêtemens d'hiver. Outre les schalls de casimir rouge, de velours nacarat et les robes à la *Mamelouck*, on porte des palatines élastiques de satin lilas ou d'autre couleur, avec des nœuds en or, de distance en distance, et des franges d'or aux extrémités.

Nos Dames n'ont point adopté les robes décolletées qu'on porte si communément en France; elles ont eu la prudence de ne point sacrifier à la mode leur santé. Le blanc est toujours préféré pour les robes; on y adapte des garnitures de couleur, soit rubans soit découpures.

Voici deux des costumes du soir les plus recherchés.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 23.)

Texte anglois.

N°. 1.— *The hair combed straight round the face; the hind hair turned up plain, and the ends formed into loops.* Bandeau *of white satin, with a scarlet edge, one end falling down over the ear, on the right side; the whole headdress ornamented with a silver band; peacock and silver Oriental feathers; triple plaiting of point lace under the chin, fastened over the ear, on each side, to the* bandeau *Robe of scarlet and silver spotted muslin, the waist and the front of the petticoat buttoned with gold buttons; the sleeves, and the bottom trimmed with a scarlet riband; short full*

sleeves, ornamented with gold buttons. Triple plaiting of lace round the neck. Sash of cross striped white and scarlet satin, with a gold fringe, over the lest shoulder, and tied into a bow upon the right hip. White gloves and shoes.

N°. 2.— *The front and hind hair cropped and combed into bushy curls; ornamented with hair* bandeaux, *and a tassel of black bugle on the crown of the head; one black, curled, ostrich, and two black* esprit *feathers placed in the front. Petticoat and robe of black crape; white crape sleeves; the whole trimmed with white satin Vandyke scollops: Queen Elizabeth ruff of white love-gauze round the neck. Black double-loop ear-rings. Necklace of black beads, with a cross round the neck, Black gloves and shoes. Swan-down muff.*

Traduction.

N°. 1.— Les cheveux frisés court autour de la tête; ceux de derrière peignés et le bout terminé en boucles. Bandeau de satin blanc, avec un bord écarlate, et un bout tombant sur l'oreille droite, le tout orné d'un ruban d'argent. Aigrette et plumes; triple plissé de dentelle sous le menton, attaché des deux côtés au bandeau sur l'oreille. Robe de mousseline brodée écarlate et argent, le corps et le devant de la jupe boutonnés avec des boutons d'or; les manches et le bas garnis avec un ruban écarlate; manches courtes, ornées de boutons d'or. Triple plissé de dentelles autour du cou. Ceinture de satin blanc et écarlate croisés, avec une frange d'or, sur l'épaule gauche, et attachée en formant un nœud sur la hanche droite. Gants et souliers blancs.

N°. 2.— Les cheveux de devant et de derrière écourtés et frisés en boucles touffues, ornés de bandeaux de cheveux et d'une touffe noire sur le haut de la tête; une plume noire et deux *esprits* noirs placés sur le devant. Robe et jupon de crêpe noir; manches de crêpe blanc, le tout garni en découpures de satin blanc. Fraise de gaze blanche à la *Reine Elisabeth* autour du cou; boucles d'oreilles noires et doubles; collier de grains noirs avec une croix. Gants et souliers noirs.

LE TRAVAIL.

Allégorie, *traduite de l'anglois, de World.*

Le travail, enfant de la nécessité, et père de la santé et de la satisfaction, vivoit avec ses deux filles dans une chaumière, près la pente d'une montagne, à une grande distance de la ville. Ils n'avoient aucun commerce avec les grands, et toute leur compagnie consistoit dans les villageois du voisinage.

Un jour il leur prit envie de voir le monde; ils abandonnèrent leurs amis, leur demeure, et se déterminèrent à voyager. Le travail marchoit à pas lents le long de la route. A sa droite étoit la santé, qui par la vivacité de sa conversation et des chansons gaies et joyeuses, adoucissoit les ennuis du chemin, tandis que la satisfaction marchoit à sa gauche, en souriant et servant d'appui à son père, et augmentoit par sa gaité continuelle la vivacité de sa sœur.

Ils traversèrent ainsi des forêts, des villes et des villages, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à la capitale du royaume. Avant d'entrer dans cette grande ville, le Travail conjura ses filles de ne jamais le perdre de vue; car telle est, leur dit-il, la volonté du ciel, que notre séparation seroit suivie de la perte totale de toutes trois. Mais la santé avoit trop de penchant à la joie pour profiter des conseils de son père. Elle se laissa entrainer par l'intempérance et mourut de maladie. La satisfaction, privée de sa sœur, céda aux sollicitations de la paresse, et depuis on n'en a plus entendu parler. Quant au travail, ne pouvant plus goûter aucune jouissance sans ses filles, il alla partout à leur recherche, jusqu'à ce qu'enfin, arrêté dans son chemin par la lassitude, il mourut dans la misère.

ANECDOTES.

Une angloise, à qui l'extrême misère avoit tourné la tête, ne voyoit pour elle d'autre parti que d'aller se jetter dans la Tamise: elle exécuta cet affreux projet; mais un homme qui se trouva près de-là, l'arracha des bras de la mort. Il s'attendoit à quelque remerciement de la part de cette malheureuse femme, lorsqu'elle lui dit d'un air assez tranquille: Puisque vous m'avez privée de la seule ressource qui me restoit, vous êtes obligé de m'en indemniser; je suis dans la plus affreuse misère, vous voulez que je vive, vous me nourrirez donc.

Un officier étoit commandé pour aller dans une occasion très-périlleuse. On lui donnoit des prétextes pour se défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit prescrit. „Je puis bien sauver ma vie, répondit-il; mais mon honneur, qui le sauvera?

Un paysan étant à confesse, s'accusoit d'avoir volé du foin. Le confesseur lui demandoit: Combien en avez-vous pris de bottes? — Oh! dit-il, Monsieur, devinez.— Trente bottes, dit le confesseur? — Oh! non. — Combien donc, soixante? Oh! vraiment, nani, reprit le paysan, mais mettez-y la charretée; aussi bien, ma femme et moi, nous devons aller quérir le reste bientôt.

Un certain Gascon ruiné jouoit gros jeu, et perdoit plus de vingt cartes qu'il faisoit aller au lansquenet. Voilà, s'écria-t-il, de ces coups extraordinaires qui ne sont faits que pour moi. Une femme, touchée de cette perte réitérée, ne put s'empêcher de le plaindre. Chère petite, lui dit-il, épargne-toi ce mouvement de pitié; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, je ne perds pas; ce sont ceux à qui je dois qui perdent.

Un autre joueur, dans le même cas, s'écrioit: Ah! fortune, tu me fais perdre; mais je te défie de me faire payer.

On proposoit à un joueur que la fortune venoit de favoriser, de servir de second dans un duel. Je gagnai hier, répondit-il, huit cents louis, et je me battrois fort mal; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés, il se battra comme un diable, car il n'a pas le sou.

M. l'abbé N....., qui étoit sujet, faute de mé-

moire, à rester court en chaire, venoit de se faire peindre. On trouva le portrait fort ressemblant, et quelqu'un dit; il n'y manque que la parole. Ne voyez-vous pas, repartit aussitôt un railleur, que M. l'abbé est représenté prêchant?

Un intendant de province venoit de passer sur un pont, dont les parapets étoient ruinés. Cet intendant, qui n'avoit point la réputation d'être un des plus sages de ce monde, querella le magistrat du lieu, de ce qu'on n'avoit point eu la précaution de mettre, du moins, des garde-fous sur ce pont. *Pardonnez, Monseigneur*, lui dit ce magistrat, *notre ville n'étoit pas sûre que vous y passeriez si-tôt.*

De jeunes militaires, étant à l'armée, avoient, dans une partie de débauche, fait plusieurs railleries sur leur général. Il les fit venir, et leur demanda, si tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit vrai. *Mon général*, lui répondit un d'entre eux, *nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût pas manqué.* Cette réponse est plus que naïve, elle est adroite.

Un poëte, reconnu pour plagiaire, se vantoit orgueilleusement de sa prétendue facilité à faire des vers, et disoit que les plus longs poëmes ne lui coutoient rien. Oh! je le crois, répondit quelqu'un, fatigué de ces propos; qui doute qu'on n'ait bon marché de ce que l'on vole à tout le monde?

Un marchand, qui venoit de faire une perte considérable, recommanda à son fils de garder le secret. Le fils promit d'obéir; mais il pria son père de lui dire le motif de cette recommandation.

C'est afin, mon fils, lui répondit le père, qu'au lieu d'un malheur nous n'en ayons deux à supporter, celui d'avoir fait cette perte, et l'autre, de se voir consoler par des gens qui n'accordent leur estime qu'à ceux qui réussissent.

On louoit un organiste sur l'exécution d'un *Te Deum:* le souffleur, qui écoutoit, crut devoir se faire connoître, et dit, en dressant la tête: „Messieurs, c'est moi qui ai soufflé„

Eloge de la Violette.

C'est envain, modeste violette, que tu prétends fleurir ignorée à l'ombre d'un rosier protecteur. On ne te voit pas; mais quelle suave odeur trahit ta présence! Ta tête s'élève à peine au-dessus du gazon naissant, et néanmoins les bergères du canton te découvrent sans t'avoir cherchée; tant est puissant l'attrait de tes parfums. Tu parais plaindre ton sort; en est-il de plus beau? C'est dans ton sein que Zéphire embaume son haleine, quand il se dispose à caresser son aimable Flore. On se pare d'une rose; mais on respire la violette. La beauté traite souvent la rose comme une rivale dont l'éclat peut humilier ses charmes; elle accueille toujours la violette comme une amie qui doit en relever la fraîcheur. La rose se fane dans le boudoir d'Aspasie; la violette meurt dans le sein de Lucrèce. Cesse donc, heureuse violette, de regarder comme une faveur l'ombrage d'un rosier. Il jouit bien de quelques honneurs; mais le bonheur! c'est toi seule qui le goûtes. Qu'il lui seroit doux de le partager!

POESIE.

MADRIGAL.

A force de m'aimer, tu me rends misérable ;
Sans cesse contre moi tu grondes, tu te plains ;
Sur le moindre soupçon tu me juges coupable,
Et tu crois tout ce que tu crains.
Que ton humeur, Philis, à ta beauté réponde ;
Crois-moi toujours fidèle et toujours amoureux,
Et ne fais pas un malheureux
Du plus heureux homme du monde.

Demande insérée dans un journal.

Je voudrois bien avoir une chaumière,
Dont un verger couronnât le contour,
Pour y passer la saison printannière,
Avec ma mie et ma muse et l'amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à manger de huit pieds de longueur,
Où les amis, qui me rendront visite,
Seront toujours mal traités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie ;
Toilette auprès, cabinet à côté
Pour le berceau d'une jeune Emilie ;
Plus loin un lit pour l'hospitalité.

Point de remise ; et pour toute écurie,
L'humble réduit d'une âne ou d'un ânon,
Qui serviront de coursiers à ma mie
Et de pégase au fils de la maison.

Poulets, dindons et coqs grattant la terre
De mon fumier disputeront le bien,
Et le chapon, heureux célibataire,
S'engraissera, sans se mêler de rien.

Là, la couveuse élevant sa famille,
Avec tendresse, avec sévérité,
A quatorze ans, fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger au même gîte.
Dame génisse, auprès de Dom pourceau;
Puisqu'il se plut avec un vieil hermite,
Il doit se plaire avec la jeune Io.

Dans le jardin auprès du chèvre-feuille,
Vigne, jasmin, pois, choux, rose, navet,
Laitue, œillet: je veux que l'on y cueille
Une salade, en cueillant un bouquet.

Je voudrois bien encor qu'une onde pure,
Dans mon verger suivît de longs détours;
L'eau sur ses bords invite la verdure;
Et la verdure invite les amours.

Point de fossés, point de murs; pour clôture
L'humble sureau, l'aulne et le coudrier;
Que la bergère y détache la mûre,
Ou de noisette emplisse son panier.

Avec du tems et de l'économie,
Je pairai tout, quoique poëte; mais
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi ne les paîrons jamais.

LES RIDICULES.

Air: *Mon Père étoit Pot.*

Jadis les hommes, sans défauts,
Habitoient sur la terre;
Ils étoient bons, bien faits et beaux,
D'un charmant caractère;
Mais trop langoureux,
La gaîté, pour eux,

Etoit à peu près nulle :
Or, Dieu voyant ça,
A chacun donna
Un petit *ridicule.*

C'étoit beaucoup d'en avoir un,
Comme on dit, pour la graine ;
Car bientôt, voilà que chacun
En eut une douzaine :
Puis, on en eut cent,
Chaque jour chassant
Tous les petits scrupules ;
Si bien, qu'aujourd'hui,
Nul ne peut, d'autrui,
Compter les *ridicules*

C'est une source de gaîté,
Sans cesse renaissante'
Et c'est, pour la société,
Chose très-amusante ;
L'un, de l'autre, on rit,
On jase, on médit,
Et sans que l'on calcule,
L'homme le moins fin,
Connoit, du voisin,
Le côté *ridicule.*

Or, puisque chacun a les siens,
Nous avons tous les nôtres ;
A votre aise, riez des miens,
Moi, je rirai des vôtres ;
Mais toujours gaîment,
Jamais méchamment,
Joyeux et francs émules,
Indulgens, pour tous,
Chantons, aimons-nous,
Avec nos *ridicules.*

MOT D'ARISTIPPE.

Aristippe, à la fois gourmand et philosophe,
Achetoit un jour deux perdrix :
Cent dragmes en étoient le prix.
Andron sur le champ l'apostrophe
Sur cet excès de prodigalité.
Aristippe le laisse exhaler sa colère ;
Et l'interroge ensuite avec aménité :
Si ces perdrix, dit-il, stoicien sévère,
Ne se vendoient chacune qu'un denier,
Tu voudrois en avoir, en dépit de l'école ?
Sans doute, répond ce dernier.
Eh bien! moi, répartit aussitôt le premier,
Je n'estime pas plus un talent qu'une obole.
Andron rougit.— Pour nous, réfléchissons
Avant que de prétendre donner des leçons.
Le grondeur est par-tout ; mais le vrai sage est rare,
On croit être frugal, lorsque l'on n'est qu'avare.

ÉPIGRAMME.

Eglé qui, quarante ans, fut légère et coquette,
Se fixe enfin! Amis, pourquoi s'en étonner ?
Eglé, dans sa constance, est une girouette,
Qu'en vieillissant, la rouille empêche de tourner.

LA PETITE ÉLIZA ET LA GUÊPE.

Fable.

Une jeune petite fille,
A l'insçu de sa bonne, entra dans un jardin ;
La pauvre enfant, hélas! étoit assez gentille ;
Mais lorsqu'elle étoit seule, oh! c'étoit un lutin....

Parmi les fleurs et la rosée,
Elle couroit depuis long-tems,
Quand tout-à-coup une Guêpe dorée,
Vint se mêler à ses jeux innocens.
Vous sentez bien que la petite
Voulut avoir cet insecte léger;
Mais vainement elle court et s'agite,
Il ne cesse de voltiger;
Sur une fleur à peine éclose,
La Guêpe enfin vient chercher son butin,
Et sitôt Elisa s'empare, avec la main,
Et de l'insecte et de la rose.
Mais, au même moment, les plus vives douleurs
Lui firent lâcher sa capture,
Et l'insecte, en fuyant, laisse dans la blessure
Un dard qu'elle ne put arracher par ses pleurs.
Vives et folâtres fillettes,
Qui suivez des plaisirs les sentiers séducteurs,
Craignez d'un dieu cruel les amorces secrettes,
Il cache ainsi souvent son dard parmi les fleurs.

ÉNIGME.

J'abandonne le corps, quand l'ame en est ravie.
Je me laisse émouvoir aux passions d'autrui.
Je vis avec le cœur, et je meurs avec lui;
Et marque les moments des heures de la vie.

LOGOGRIPHE.

Bien fou qui sur moi se fiera,
Je lui prédis d'avance
Qu'en très-peu de tems il perdra
Son crédit, sa finance;
J'ai beaucoup d'appas,
Mais, je ne ments pas,

Je suis un peu coquine,
Je me ris du sot
Qui croit que bientôt
Il fera ma ruine.

Si l'on veut me décomposer,
Dans mes sept pieds on trouve
Ce que je ne puis refuser
A quelqu'un qui m'éprouve.
Un vieil instrument,
Puis un ornement
Qui sert pour célébrer la messe,
Encore un pronom,
Et enfin le nom
D'une grande déesse.

CHARRADE.

Mon premier après toi prouve à ton avantage,
Et mis auparavant il t'assimile aux sots.
Mon dernier n'est point craint de qui médite en sage
Et nuit à celui-là qui trame des complots.
Mon tout, après-midi, lecteur, n'est plus d'usage;
On s'en sert quelquefois, mais c'est mal-à-propos.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est: *Rampe.* — Celui du Logogriphe est: *Galanterie*: (où l'on trouve: *âge, rat, ire, argent, an, geai, nègre, lire, étang, lie, lit, galerie*).— Celui de la Charrade est: *Déroute.*